

R E U N I O N S D ' E T U D E S

Résumés

La Société suisse des Américanistes a organisé, au cours de son premier exercice, plusieurs réunions d'études suivies de discussions, durant lesquelles furent traités divers sujets se rapportant aux cultures amérindiennes.

Trois d'entre elles, notamment, furent consacrées aux mythes et légendes de diverses régions de l'Amérique.

Maurício PARANHOS da SILVA - Les mythes et légendes des Indiens du Brésil.

25 janvier 1950.

Le folklore amérindien du Brésil vient confirmer en effet, par sa richesse, que des peuples primitifs et sauvages peuvent encore rivaliser avec d'antiques civilisations ou tout au moins trouver une place honorable et présenter un intérêt certain. Il est bien surprenant, d'autre part, de retrouver dans ces mythes des sujets qui ont été traités par tous les peuples et toutes les races et des problèmes qui ont été résolus de façon à peu près identique, tant il est vrai que les formes de l'imagination primitive suivent partout les mêmes lois. Ces contes ont passé par les vicissitudes les plus diverses. Des spécialistes sont allés jusqu'à leur refuser toute originalité et intérêt, les accusant de n'être que de simples adaptations de relations africaines, européennes ou asiatiques.

En ce qui le concerne toutefois, M. Paranhos da Silva exprime la conviction que, bien que certains de ces contes aient été indubitablement introduits au Brésil par les esclaves noirs, la majorité d'entre eux sont, à n'en pas douter, autochtones.

Du fait de l'expansion des Tupis-Guaranis et de la diffusion de leur langue dans les vastes territoires du Brésil, la plus grande partie des mythes et légendes qui ont été recueillis au début de ce siècle le furent dans ce langage. Il est cependant bien difficile d'en établir l'origine et de préciser s'ils sont tupis, arawaks, gês ou caribes. Nombre d'entre eux sont communs à plusieurs de ces peuples et il est impossible de préciser celui auquel ils appartiennent réellement. On ignore également si les Tupis-Guaranis s'assimilèrent ces mythes et ces légendes au contact de

peuples soumis, s'ils en furent les inventeurs ou les transmetteurs. En outre, il est fort probable que nombre de ces contes ont été remaniés sciemment par les Pères jésuites qui furent les premiers à étudier "la langue générale" et qui furent également les grands protecteurs des Indiens. Il a été néanmoins possible de retrouver certaines légendes dans leur forme primitive. On a pu ainsi constater que l'apport des missionnaires n'avait consisté qu'en une adjonction de quelques mots qui, par leur symbolisme, établissaient un parallèle entre la mythologie indienne et certains dogmes catholiques. Les Pères n'avaient souvent fait que profiter d'analogies frappantes pour essayer d'ancrer dans l'esprit de leurs protégés la doctrine catholique.

Le conférencier a particulièrement attiré l'attention de ses auditeurs sur les mythes du déluge, dont les versions présentent toutes un point commun et se distinguent nettement du déluge biblique d'origine judéo-chrétienne ou suméro-akkadienne. Dans les mythes indiens, en effet, on ne retrouve jamais le caractère d'un châtement ou d'une vengeance infligés par une divinité ou un esprit justicier ou malfaisant. Ce sont des récits rappelant des faits réels et locaux, fortement exagérés par une imagination populaire, qui fut impressionnée par le spectacle de crues exceptionnelles, provoquées soit par des chutes particulièrement abondantes de pluie, soit par la rupture de lacs ou des raz-de-marée.

En ce qui concerne les mythes du feu, on constate que les Amérindiens lui attribuent une origine céleste et rapportent à un héros ou ancêtre mythique le fait de l'avoir procuré aux hommes. Les mêmes considérations peuvent s'appliquer, bien qu'à un moindre degré, à ceux qui apprirent à l'humanité l'art d'ensemencer et de récolter certaines plantes comestibles. Ce sont également des héros et des ancêtres mythiques.

M. Paranhos da Silva rapporte ensuite à son auditoire quelques mythes et légendes retrouvés dans le bassin de l'Amazonie. C'est la légende du manioc, le mythe du déluge et du feu, la légende relatant la naissance de la nuit et enfin tels charmants contes mettant en scène des animaux : l'histoire de Jabouti la tortue et de Micoura le Renard, dans laquelle la première finit par sa ruse par avoir raison du second, thème très répandu dans le continent :

" La saison étant venue, Jabouti creusa un trou dans la terre, s'installa confortablement et, pour se distraire, prit sa flûte et se mit à en jouer : Fin, fin, fin, culo, fon, fin ! Fin, fin, fin, culo, fon, fin ! et tout joyeux, se mit à danser.

Micoura le renard, vint à passer par là et, entendant le son de la flûte, appela Jabouti :

" - Ho, Jabouti ... Jabouti ... "

" - Quoi donc ? - Qui me demande ? "

" - C'est moi, Micoura, le renard. Viens, nous allons mettre notre courage à l'épreuve. "

" - Parfait, dit Jabouti, qui commencera donc ? "

" - Toi, répondit le renard. Je vais t'enfermer dans ton trou pendant deux ans. "

Ainsi fut fait. Micoura obstrua soigneusement l'orifice de la tanière de Jabouti et s'en alla en ricanant.

"Je m'en vais, Jabouti ! Je reviendrai l'année prochaine voir comment tu te portes !"

Mais Jabouti ne répondit pas. Seul le son de la flûte parvint au renard : Fin, fin, fin, culo, fon, fin ! Jabouti dans son trou jouait de la flûte et dansait.

L'année suivante, Micoura revint au terrier de Jabouti et appela celui-ci :

" - Jabouti ... Ho, Jabouti ! Que fais-tu ? "

Le son de la flûte lui répondit : fin, fin, fin, culo, fon, fin ! Jabouti dans son trou jouait de la flûte.

" - Ho, Jabouti ! Que fais-tu ? "

" - Es-tu sourd ? répondit Jabouti. N'entends-tu pas ma flûte ? Mais, dis-moi donc, renard, les fruits du tapériba sont-ils déjà mûrs ? "

" - Pas encore, Jabouti, pas encore ! répondit Micoura, il porte à peine ses fleurs. Je m'en vais, Jabouti. A l'année prochaine ! "

Seul, le son de la flûte lui répondit : Fin, fin, fin, culo, fon, fin ! Jabouti s'était remis à jouer de la flûte.

L'année suivante, Micoura revint et appela Jabouti :

" - Jabouti, ho, Jabouti ! Il est temps, en vérité. Les fruits du tapériba sont mûrs. Il y en a grande quantité ! "

" - Ouvre donc, dit Jabouti. "

Et il sortit tranquillement de son trou, sans se presser, jouant de la flûte : Fin, fin, fin, culo, fon, fin ! et dansant.

" - A présent, dit Jabouti, c'est à ton tour, ô Micoura. Entre vite dans la tanière, je la refermerai sur toi ! "

" - Combien de temps ? demanda Micoura"

" - Deux ans, dit Jabouti, comme moi !"

Le renard entra dans le trou et Jabouti, lentement, sans se presser, referma l'orifice. Puis il reprit sa flûte et s'en alla dans la forêt : Fin, fin, fin, culo, fon, fin !

Une lune plus tard, passant par là, Jabouti s'en fut parler au renard.

" - Micoura ! Micoura ! appela-t-il"

Du fond du trou, une voix faible répondit :

" - Est-il temps, Jabouti ? Viens-tu m'ouvrir ?"

" - Mais non, dit Jabouti, seule une lune a passé. Nous avons dit deux ans, comme pour moi. Je reviendrai l'année prochaine, Micoura !"

Et Jabouti s'en alla tranquillement dans la forêt, sans se presser, sans hâte, jouant de la flûte et dansant : Fin, fin, fin, culo, fon, fin !

L'année suivante, Jabouti revint. Il alla au terrier et appela Micoura.

" - Ho, Micoura ! Micoura !"

Personne ne répondit. Alors Jabouti ouvrit le terrier et des mouches s'envolèrent par l'ouverture.

" - Ce voleur est déjà mort !" dit Jabouti. Il entra dans la tanière et poussa dehors le corps du renard.

" - Voilà, dit Jabouti, tu as la renommée d'être très intelligent, très rusé. Il est possible que tu le sois. Mais pour te mesurer avec moi, tu n'es pas de force, ton courage est insuffisant".

Et Jabouti s'en alla dans la forêt, tranquillement, sans hâte, jouant de la flûte : Fin, fin, fin, culo, fon, fin !"

René NAVILLE - Les mythes et légendes des Indiens du Venezuela.

22 février 1950.

M. Naville rappela tout d'abord les nombreux travaux qui, jusqu'à ce jour, ont été consacrés à l'étude de la mythologie amérindienne, en citant les noms d'Ehrenberg, Koch-Grünberg, Lehmann, Gusinde, Boas, Baldus, Wassen, Frobenius, Métraux, le R. P. Schmidt, etc.

On en est toutefois encore, dans ce domaine, à l'état préliminaire de l'étude analytique et de la localisation géographique, sans qu'aucun travail de synthèse ait encore été accompli, embrassant tout le continent américain.

La connaissance de la mythologie du Venezuela présente encore de nombreuses lacunes et l'on ne possède à ce sujet que des informations dispersées puisées chez les chroniqueurs espagnols des XVI^e et XVII^e siècles, les grands voyageurs du XIX^e. siècle, les relations des explorateurs subséquents et des missionnaires capucins et salésiens.

Les légendes les mieux connues sont celles qui ont été relevées dans le bassin de l'Orénoque, habitat des Indiens caribes, arawaks et de quelques groupements indépendants, comme les Yaruros. Là, comme partout en Amérique, on retrouve avec diverses variantes de nombreux mythes d'"origine" que l'on peut diviser en trois classes : création des premiers hommes par un dieu ou un héros civilisateur, origine de l'humanité due à une migration d'un autre monde, création due à l'arbre de vie. Viennent ensuite les légendes relatives à la création du feu, des plantes et à l'apparition d'une multitude d'esprits des forêts, des rochers et des eaux qui jouent un rôle prépondérant dans la vie quotidienne de l'Indien.

Chez les Indiens waraunos qui résident dans le delta de l'Orénoque, règne le mythe bien connu d'Amavalica qui est associé à la notion du déluge. On retrouve là l'idée très répandue chez les Mayas d'une destruction du monde par l'eau et du retour d'une humanité plus évoluée.

Nombreux sont également les mythes qui subordonnent la création de l'homme à une migration souterraine. C'est ainsi que chez les Yaruros l'on voit la déesse Kuma tirer de la surface de la terre du fond d'un trou, au moyen d'une corde, les premiers Indiens qui devaient peupler le monde. Le dernier être humain ainsi extrait de ces profondeurs souterraines est une femme enceinte qui, par son poids, casse la corde.

Pour les Indiens waraunos, au contraire, l'Indien a une origine céleste. Il descend du ciel au moyen d'une corde, mythe que l'on retrouve également en Californie. La fécondation de la femme par la vertu séminale d'un arbre ou d'un tronc se retrouve également chez les Waraunos et présente une curieuse analogie avec la légende d'Ixique qui, selon le Popol Vuh, fut fécondée par

les fruits d'un arbre représentant les têtes coupées des premiers héros civilisateurs. Très important, également, est le rôle joué par l'arbre de vie. C'est ainsi que les Salivas, dans le Haut-Orénoque, croient encore que les fruits de certains arbres incarnent les ancêtres dont ils descendent, cependant que pour les Arawaks et les Makusis, les animaux et l'homme sont nés des tronçons de bois jetés par un dieu dans une rivière. De ce fait, certains fruits ont pris un caractère sacré. C'est ainsi que le fruit du totumo, assimilable à la calebasse maya, est utilisé par les Indiens du Venezuela comme "maraca", instrument sacré par excellence, destiné à appeler la saison des fruits.

Pour l'Indien warauno, l'humanité a vécu longtemps dans une obscurité totale, mais il parvint, par ruse, à s'emparer de la lumière qui se trouvait cachée dans un sac.

Les mythes relatifs au feu sont rares au Venezuela. On ne retrouve que quelques légendes y ayant trait, qui associent la création du feu à l'activité d'un animal aquatique. Ainsi, pour les Motilones, c'est le crapaud qui inventa le feu cependant que chez les Yaruros, c'est le poisson qui distribua aux hommes le feu conservé jalousement par la déesse Kuma.

Comme en Australie, comme en Afrique et dans le monde entier, le monde mythique de l'Indien du Venezuela se distingue par sa fluidité. C'est un monde où tout se transforme, les hommes en animaux ou en étoiles, les animaux en hommes. D'un instant à l'autre les êtres prennent des proportions gigantesques pour ensuite se réduire ou disparaître complètement. Les plantes elles-mêmes s'animent et se métamorphosent : il y a une identification constante entre l'Indien, le règne animal et végétal. Ainsi, l'Indien se croit entouré d'une multitude d'esprits qui rôdent dans la savane et la jungle, en quête de quelque mauvais coup. Ces esprits sont les Hebus assimilables aux "demas" des Australiens et des Papous.

Dans toute la Guyane règne l'esprit de Canaima qui, pareil à la Nemesis des Grecs, symbolise la vengeance s'abattant sur l'indigène sans qu'il puisse en définir les raisons. Il peut se métamorphoser en plante, en homme, en animal et peut-être même s'identifier à l'esprit de toute une tribu qui devient elle-même Canaima. Canaima utilise des flèches invisibles, un arc brisé et enduit les lèvres de sa victime d'un poison violent qui la réduit en

peu de jours à l'état de squelette en gonflant sa langue, l'empêchant ainsi de parler. Ces blessures ne se décèlent que par la présence d'une légère tache bleue. Trois jours après son acte, Canaima, sous peine de mourir lui-même dans la démence, doit recourir à des rites de purification. Pour cela, il doit retourner vers le corps de sa victime, y pratiquer une incision et en sucer le sang.

Fréquentes sont encore les légendes où apparaissent les animaux comme le serpent, l'abeille, le singe, le tigre, le vautour et la tortue.

Enfin, l'élément comique est aussi un facteur qui a donné naissance à de nombreux contes, véritables "indianeries" que l'indigène, le soir venu, narre au coin du feu en provoquant de grands éclats de rire autour de lui.

Raymond CHRISTINGER - Mythes et légendes des pueblos du
Nouveau-Mexique et de l'Arizona.

21 juin 1950.

Parmi les légendes de l'Arizona et du Nouveau Mexique, le mythe de la création, tel qu'il est connu du pueblo keresan d'Acoma présente un intérêt particulier. Et ceci pour trois raisons.

Le mythe explique non seulement la vie spirituelle et sociale d'Acoma, mais encore les coutumes de plusieurs autres pueblos, même n'appartenant pas à la branche Keresan. Il est d'une antiquité incontestable et c'est en puisant à cette source que les Indiens expliquent souvent aux archéologues le pourquoi de certaines découvertes énigmatiques. Enfin le symbolisme du mythe d'Acoma est d'une grande richesse et d'une remarquable pureté de tradition et peut se comparer aux grands thèmes qui se sont développés autour de la Méditerranée.

Au début existait un être suprême nommé Uchtsiti qui créa l'univers. Une goutte de son sang devint la terre. Puis, au sein de la terre, il fit naître deux jumelles, origine de tous les êtres vivants; celles-ci grandirent dans l'obscurité. Ici s'arrête le rôle du créateur. De même que beaucoup de dieux célestes d'autres religions primitives, Uchtsiti demeure indifférent et ne reçoit aucun culte. Le soin d'achever la création fut confié à un esprit nommé Tsichtinako. Peut-être le démiurge n'est-il à Acoma que l'immanence de l'être suprême, passif et transcendant comme par exemple chez les Dakotas où le tonnerre "Wakantanka" est la forme perceptible du dieu "Wakan" que l'on ne peut voir.

Après divers incidents et un stage final en un lieu nommé Sipapu, où les ténèbres se mêlent à la lumière, les jumelles, Jatiku et Nautsiti, sortirent au grand jour. A leur tour, les deux soeurs créèrent les plantes et les animaux. Puis Tsichtinako leur révéla l'usage du sel et leur montra comment donner la vie au sel en adressant des prières à la terre, tournées d'abord vers le nord, ensuite vers l'ouest, le sud et enfin l'est. Puis les jumelles créèrent les clans, les premiers êtres humains. Enfin, Jatiku, laissée seule après le départ définitif de sa soeur vers l'est, créa la Katchina, compagnie d'êtres mythiques, toujours masqués, qui sont des archétypes. Elle apprit ensuite aux hommes comment il fallait s'y prendre pour faire venir la Katchina dont la demeure, Wenimats, se trouve à l'ouest.

Le couple Jatiku et Nautsiti, qui s'affrontent et se complètent, rappelle aussi le yin et le yang, moitiés de l'androgynisme primordial. D'après ce critère emprunté à la Chine, Jatiku serait plutôt assimilable au yin, principe féminin. Elle est la terre, elle est plus faible et ne peut supporter l'éclat du soleil. Nautsiti serait plutôt le yang, car c'est elle la plus riche, elle ne craint pas le soleil et elle détient les métaux dans son panier, mieux rempli que celui de sa soeur. On est en présence, ici, d'une fraternité hostile, que le sanscrit nomme "bhratravya".

A certaines dates, la Katchina se rendait auprès des humains et dansait sur la place du pueblo, d'abord au nord, puis à l'ouest, au sud et finalement à l'est. Entre deux apparitions Jatiku fit construire une maison souterraine qui abrita dorénavant la compagnie des archétypes, lors de ses visites au pueblo. Cette maison sacrée, nommée Kiva, fut construite à l'image de Sipapu. C'est un temple auquel on accède par le haut, grâce à une échelle dont les montants dépassent sensiblement l'orifice. A Zuni et à Acoma par exemple, la tradition du Kiva souterrain n'est plus suivie et les cultes ont lieu dans une pièce quadrangulaire élevée au-dessus du sol. Trait pour trait, le Kiva, point de jonction des mondes supérieurs terrestre et souterrain rappelle l'ancien temple italique, le mundus édifié "d'après la nature dans le ciel, d'après les auspices sur la terre, d'après la similitude sous la terre". A certaines périodes le mundus était ouvert pour que les esprits puissent communiquer avec les hommes.

Le toit du Kiva est soutenu par quatre poutres commémorant les quatre arbres plantés par les jumelles mythiques lors de la création. Dans les fondations du premier Kiva, Jatiku recommanda de placer une turquoise jaune au nord, une bleue à

l'ouest, une rouge au sud et une blanche à l'est. Les parois représentent le ciel, les poutres du toit la voie lactée. L'échelle, autre échelle de Jacob qui monte au ciel comme l'arbre ébranché des peuples ouralo-altaïques, s'appelle l'arc-en-ciel. Tout autour de la base du Kiva sont censés se trouver des sièges recouverts de peaux d'ours ou de puma, sur lesquels les invités prennent place. Pour entrer dans le Kiva, pour en sortir, Jatiku ordonna de toujours faire face à l'échelle, sans jamais se retourner, car lorsqu'elle-même et sa soeur sortirent de terre elles ne se retournèrent pas. Si on le fait, comme Eurydice, on risque d'abrégé sa vie et de laisser son âme dans le Kiva.

En quittant l'échelle, au fond du Kiva, il faut toujours aller s'asseoir en marchant vers la droite, jamais vers la gauche. De même en sortant. Jatiku interdit aussi de siffler dans le lieu saint. Relevons en passant que si l'on doit se diriger vers la droite dans le Kiva, les danses qui ont lieu en plein air se font de droite à gauche, dans le sens inverse des aiguilles de la montre, et ceci à Acoma comme dans d'autres pueblos.

Les quatre piliers du Kiva sont un exemple du système quaternaire répandu dans toute l'Amérique du Nord. La division du monde en quatre directions, quatre éléments, est une des premières révélations de Tsichtinako. Ce nombre revient lors de la fabrication, pendant quatre jours, de bâtons de prière munis de quatre plumes, dont on remplit quatre paniers qui seront enfouis à l'ouest. La Katchina danse quatre fois lorsqu'elle rend visite aux humains.

Le système quaternaire apparaît aussi lorsque l'on convoque la Kopishtaiya, compagnie d'esprits qui demeure à l'ouest. Pendant quatre jours on fabrique des bâtons de prière que l'on place dans des corbeilles que l'on enterre en direction de l'est. La Kopishtaiya est attendue quatre jours plus tard. A l'inverse de la Katchina, elle ne danse pas et elle n'est pas annoncée par un messager.

Jatiku institua quatre sociétés secrètes, celle du feu, du silex, de l'araignée et du géant. Avant de dresser l'autel d'une de ces sociétés, il faut s'abstenir pendant quatre jours de toucher à une femme et de manger de la viande. Une des prérogatives du chef de la société du feu est de présenter au soleil les nouveaux-nés, quatre jours après leur naissance. Un des éléments du rite du baptême est une série de quatre gestes destinés à communiquer à l'enfant les bénédictions du soleil. Répéter une action quatre fois, utiliser les couleurs correspondant aux quatre points

cardinaux équivaut à rattacher un objet, un archétype, un rite, à l'univers ou à l'unité primordiale.

Les cosmogonies indiennes parlent souvent d'une migration effectuée d'ouest en est. S'agit-il du souvenir d'un événement historique ou plutôt d'une manifestation de cet appel vers l'est qui, par exemple, poussa nombre de Guaranis de l'intérieur vers l'Atlantique ? D'autre part, c'est de l'ouest que viennent la pluie et l'abondance; il ne serait pas étonnant que l'humanité ait eu aussi son origine au couchant.

Selon une légende Keresan, la mère des Indiens, Jatiku, aurait dit à son peuple de quitter Sipapu et de se diriger vers le sud afin de se multiplier et de se disperser. Est-ce le souvenir d'une migration historique ou la transposition d'une croyance, que l'on retrouve par exemple en Europe, suivant laquelle la divinité suprême se tient au nord ?

La comparaison mundus-kiva pourrait être étendue à plusieurs autres éléments.

Le mythe de Romulus et de Rémus, ou bien celui d'Osiris et de Seth, pourraient être mis en parallèle avec la légende de Jatiku et de Nautsiti. D'autres similitudes, entre autres faits indiens, ouralo-altaïques, chinois ou mésopotamiens, pourraient être soulignées, mais cela dépasserait le cadre de ces lignes. Une telle étude, sans vouloir démontrer des parentés entre Indiens et peuples de l'ancien monde, mettrait en relief la valeur que présentent, tant pour l'ethnographie que pour l'histoire des religions, les mythes des pueblos du sud-ouest des Etats-Unis.

Friedrich MUTHMANN - L'image de l'Amérique latine dans
l'art européen.

17 mai 1950.

Le 27 août 1520, un artiste écrivait dans son journal de voyage : "J'ai vu aussi les objets que l'on a rapportés au roi du nouveau pays de l'or : un soleil tout en or, large d'une brassée, une grande lune d'argent de la même grandeur et deux chambres pleines d'armures ... J'ai vu là des choses extraordinaires et artistiques et me suis émerveillé des hommes des pays lointains, et je ne saurais dire ce que j'ai recueilli là".

L'artiste en question était Albert Dürer qui vit, lors d'un voyage en Hollande et en Belgique, les trésors mexicains

présentés par les envoyés de Fernand Cortez à Charles Quint et exposés au Palais de Bruxelles.

La découverte de l'Amérique ne tarda pas, en effet, à susciter l'intérêt des artistes européens qui chercheront à fixer l'image de ces régions exotiques sur la base des descriptions plus ou moins fidèles rapportées dans le vieux monde par des explorateurs, des aventuriers ou des commerçants. C'est ainsi que le premier document concernant la découverte de l'Amérique, la lettre que Christophe Colomb avait adressée à Raphaël Sanchez, trésorier du roi, fut orné dans l'édition bâloise de plusieurs gravures sur bois parmi lesquelles figurent, outre la caravelle Santa Maria, vaisseau amiral de Colomb, des hommes et des femmes nus, aux longs cheveux, comme les types sauvages récemment découverts. Cette gravure fut suivie, vers 1508, d'une estampe, exécutée à Nuremberg ou à Augsbourg; elle est considérée comme la plus ancienne illustration connue d'Indiens sud-américains. Elle fut inspirée par la lettre d'Amerigo Vespucci relatant son troisième voyage sur les côtes du Brésil et représente une scène de cannibalisme chez les Tupis. Le peintre hollandais Jean Mostaert, vers la moitié du siècle, évoquera les paysages de l'Amérique vus sous un jour fantastique et quasi irréel. Plus tard, en 1590, Théodore de Bry et fils, graveurs de Francfort-sur-Main, éditeront les "Collectiones peregrinatium in Indiam Orientalem et Occidentalem" illustrant des récits du XVI^{me} siècle sur l'Amérique et son histoire; cette oeuvre monumentale est restée unique en son genre. Citons encore ces gravures dues à un auteur anonyme qui illustrent la relation du voyage que fit au Brésil, en 1556, le huguenot genevois Jean de Léry et qui représentent des scènes de la vie indienne prises sur le vif. Franz Post et Albert van den Eckhout, artiste hollandais du XVII^{me} siècle, introduiront le paysage sud-américain, avec ses habitants, sa faune et sa flore dans la peinture européenne. Franz Post rapporta en effet du Brésil de nombreux tableaux dont l'un peint en 1637 représente la forteresse de Reis Mayos au Rio Grande del Norte (Musée de la France d'Outre-mer, Vincennes). Albert van den Eckhout a illustré notamment l'ouvrage de deux savants, W. Piso et Georg Markraf, "Historia naturalis Bresiliae" qui est resté le document fondamental de l'histoire naturelle du Brésil jusqu'au voyage qu'y entreprit le prince de Wied au XIX^{me} siècle. Van den Eckhout décora le plafond du petit château de Hoflössnitz près de Dresde de 80 vaisseaux hollandais ainsi que le Palais de J. Maurice à La Haye qui l'agrémenta de nombreux motifs tirés de sujets indiens du Brésil.

Post et Eckhout composèrent encore une série de

tapisseries connues sous le nom de Tentures des Indes qui, retouchées par Fr. Desportes, furent répétées durant tout le XVIII^e s. par la Manufacture des Gobelins sous le nom de "Nouvelles Indes".

En matière de tapisseries, une pièce magnifique représentant l'Amérique fut exécutée vers la fin du XVII^e siècle à Bruxelles par A. Auwercx. Cette pièce appartient à la série des "Quatre parties du monde", sujet abondamment exploité par les artistes du XVIII^e siècle, parmi lesquels le peintre anversois G. Maes. G. B. Tiepolo a utilisé également ce thème dans la décoration du grand escalier de la Résidence de Würzburg.

Enfin, Humboldt nous a rapporté de son périple en Amérique au début du XIX^e siècle de nombreux croquis et dessins qui se trouvent réunis dans l'Atlas pittoresque du voyage sous le nom de "Vues des Cordillères et Monuments d'époques indigènes de l'Amérique". Une des plus belles feuilles représente le passage du Quindiu entre Carthago et Ipagué dans les Andes de la Colombie. Son exécution fut confiée au peintre tyrolien Joseph Anton Koch, un des peintres classiques de l'Oberland bernois. Sur une autre gravure, exécutée en couleurs d'après le dessin de Humboldt par le paysagiste et architecte français J. Th. Thibault, nous voyons la marque distinctive du continent américain, le Chimborazo. Une troisième feuille de cet atlas nous montre les basaltes qui entourent la cascade de Regla au Mexique, dessinée aussi par le peintre augsbourgeois J. M. Rugendas qui parcourut, son cahier de croquis à la main, toute l'Amérique latine.

Grâce à l'impulsion donnée par Humboldt, deux artistes allemands, Bellerman et Hildebrandt, partirent pour le Venezuela et le Brésil. Le premier rapporta près de deux cents dessins au crayon, illustrant la forêt vierge du Venezuela, et une toile représentant la célèbre grotte des Guacharos près de Cumana, explorée peu de temps auparavant par Codazzi et Humboldt. Après une longue période d'oubli, vers la fin du XIX^e siècle, deux grands artistes français ont ressuscité le monde tropical de l'Amérique latine. C'est en effet du séjour qu'il fit à la Martinique que date l'évolution décisive du style de Paul Gauguin, cependant que Henry Rousseau, le Douanier, a évoqué le paysage mexicain sous un aspect féérique et imaginaire qui rapproche son oeuvre de celle de Franz Post.

Ces deux noms servent en quelque sorte de bornes à la longue route qui, du XVI^e au XIX^e siècle, nous conduit à la recherche du monde amérindien vu à travers les manifestations

artistiques de l'ancien monde.

Ainsi, on peut dire qu'en révélant l'aspect de régions nouvelles et inconnues, l'image de l'Amérique latine a contribué à la formation de l'esprit européen.

Guy STRESSER-PEAN - L'état actuel et les progrès récents des recherches mexicanistes.

28 avril 1950.

Dans un prochain numéro, nous publierons un article de M. Stresser-Péan où seront exposés les thèmes de sa conférence.

CONFERENCES PUBLIQUES

Rafaël GIRARD - L'origine et le développement de la civilisation maya.

René NAVILLE - Les Indiens du Venezuela, de la période précolombienne à l'époque actuelle (avec projections lumineuses).

Film de R. FLAHERTY - Nanouk l'Esquimau (commentaires de M. le professeur Eugène Pittard).

G. STRESSER-PEAN - Au Mexique, pays des idoles cachées (avec projections lumineuses).

J. EMPERAIRE - Les Nomades de la mer. Deux ans avec les derniers Fuégiens des Archipels de Magellan (avec projections lumineuses).

René NAVILLE - Au pays des tablettes peintes et des crocodiles d'or, le Panama (avec projections lumineuses).

Hermann J. TSCHOPP - Land und Leute in Ecuador (avec projections lumineuses et film).

Fritz SCHWARZENBACH - Zwei Sommer in Ostgrönland als Teilnehmer an den dänischen Expeditionen 1948 u. 1949 (avec projections lumineuses).